

SKetches en Kit

De Frédéric Sabrou

LE COURRIER DU MATIN

- BERNARD, GENEVIÈVE -

Bernard et Geneviève prennent leur petit-déjeuner face à face, en silence. Bernard s'adresse à Geneviève qui reste impassible.

BERNARD. — Mon amour. Je t'écris devant ma tasse de café depuis laquelle j'ai une vue splendide sur ton visage. Hier soir, j'ai passé de merveilleux moments avec toi devant cette série américaine. Je n'oublierai jamais l'ivresse sexuelle que nous avons connue après le journal du soir. J'attendrai toute la journée que se reproduisent ces instants de bonheur. Je t'aime, Bernard.

P.S. : Je n'ai pas trouvé le sucre pour mon café, où l'as-tu encore caché ?

GENEVIÈVE. — Mon chéri. Je viens de me lever et je suis heureuse d'avoir de tes nouvelles. Je suis actuellement attablée devant toi et je profite de ces rares minutes où nous sommes ensemble. En ce qui concerne le sucre, je t'avais prévenu dans mon courrier du 23 qu'il fallait que tu en rachètes, puisque tu es le seul à en manger. Je travaille et je ne peux pas penser à tout. Ta Geneviève.

P. S. Est-il vrai que nous avons fait l'amour hier soir ?

BERNARD. — Mon poussin. Je suis très surpris par le ton de ta dernière lettre. Ce sucre, il n'y a pas de quoi en faire un fromage et j'irai en acheter si je trouve cinq minutes, car je ne travaille pas à mi-temps, comme toi. Peux-tu me passer le beurrier ; ineffable cadeau de ta mère ? Je t'embrasse tendrement, Bernard.

P. S. Oui, nous avons fait l'amour hier soir, et nous étions ivres de sexe ; ne me dis pas que tu as oublié !

GENEVIÈVE. — Mon petit mari. Je t'adresse le beurrier de maman qui n'a pas l'heur de te plaire; tu n'as pas été aussi regardant lorsqu'elle nous a offert la Mercedes. Mon travail à mi temps vaut bien une flemme à plein temps dans un emploi dont l'utilité n'a pas été encore prouvée. Pour finir, la dernière " ivresse sexuelle " dont je me souviens, remonte à la Bourboule en 1996. Est-ce de celle-là dont tu voulais parler ?

Je t'adore au delà de toutes limites. Geneviève.

BERNARD. — Trésor de ma vie. Dois-je te faire remarquer que le maigre salaire de ton mi- temps partant en psychanalyse, thalassothérapies et autres niaiseries, c'est mon plein temps qui fait tourner la baraque. Mais je passe là-dessus comme je passe sur ta conne de mère. Par

contre, je trouve mesquin de dénigrer ma virilité. Depuis la Bourboule, tu as connu avec moi plus de mille Nirvānas.

Tu es l'azur de mon océan d'affection, ton Bernard.

GENEVIÈVE. — Mon indispensable oxygène. Se servir de son fric pour justifier sa supériorité je trouve ça assez néo-machiste purulent. A propos, j'ai beaucoup ri à l'évocation des mille Nirvānas, comment as-tu pu les confondre avec mille bâillements d'ennui.

P.S. Ma conne de mère te dit merde.

BERNARD. — Ma passion délirante. Si quelqu'un avait dû bâiller d'ennui, ç'aurait été moi attendu que tu es le plus mauvais coup depuis Bernadette Soubirous. Tu es l'essence de mon moteur, Bernard.

GENEVIÈVE. — Palpitation de mon cœur. J'ai rencontré Denise, la standardiste avec laquelle tu as couché samedi. Elle m'a confirmé que ta libido était déjà sur le retour. En ce qui concerne la mienne Bidard, Trotignon et tes autres collègues de bureau sauront te rassurer. Ta Geneviève.

BERNARD. — Déesse de mes jours. J'apprends à l'instant que tu as couché avec toute la boîte ; cette bonne nouvelle me remplit de félicité et ce n'est pas sans une certaine joie que je te coupe les vivres et demande le divorce. Tendrement. Bernard

GENEVIÈVE. — Mon objet d'idolâtrie. Tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je prenne notre avocat, lui qui m'a déjà prise si souvent. P.S. Je te rappelle que nous sommes en séparation de biens et que la maison et la Mercedes sont à mon nom. Bien à toi, Geneviève.

BERNARD. — Ma douceur. C'est sans regret que je te laisse maison et voiture, puisque de mon côté je te prends mes enfants. Baisers d'amour.

GENEVIÈVE. — Mon gâteau au chocolat. C'est merveilleux que tu désires t'occuper de tes enfants, je vais pouvoir enfin retrouver ma liberté et vivre une vie qui ressemble à quelque chose.

P.S. Au fait, ce ne sont pas tes enfants mais ceux du pharmacien.

BERNARD. — Espèce de salope ! Tu me le paieras ! Signé Bernard.

GENEVIÈVE. — N'habite plus à l'adresse indiquée.

CACHE-MISERE

- ANDRE, MIREILLE, LE SDF -

André lit son journal. Mireille ouvre son placard, le referme vivement et va trouver son mari.

MIREILLE. — Chéri, il y a un SDF dans le placard.

ANDRE. — Hm hm.

MIREILLE. — Il y a un SDF dans le placard et tu dis Hm hm.

André se lève et va ouvrir le placard. Apparaît un SDF.

LE SDF.— Mesdames et messieurs, excusez- moi de vous déranger. J'ai été viré de mon boulot, viré de chez moi au bout d'un an, viré de ma famille au bout de deux, et finalement viré de l'ANPE pour améliorer les statistiques. Je ne demande qu'à retravailler et si vous avez un emploi, même de cadre supérieur, je suis prêt à l'accepter. Sinon, j'espère que vous pourrez dépanner d'une pièce ou d'un ticket restaurant. Je vous remercie d'avance. (*André lui donne une pièce*) Merci et bonne journée.

André referme la porte et retourne s'asseoir.

MIREILLE. — Ben alors ?

ANDRE. — Quoi ben alors? Il y a un SDF dans le placard ; qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Ce sont des choses qui arrivent. C'est comme les cigognes sur les antennes.

MIREILLE. — Ben oui, mais quand même, dans le placard... Qu'est-ce qu'on va en faire ? Tu te rends compte s'il y a du monde ?

ANDRE. — Il finira bien par partir; les cigognes, elles s'en vont.

MIREILLE. — Une cigogne c'est pas pareil, c'est joli avec ses petits bouts d'ailes tout noirs.

ANDRE. — Oui, ben c'est pas de ma faute si c'est pas une cigogne. Toi t'es bien conne et c'est pas de ma faute non plus.

MIREILLE. — Oui, c'est vrai.

ANDRE. — Bon, maintenant, est-ce que je pourrais lire ma politique tranquille cinq minutes ?

MIREILLE. — Tu crois qu'il a faim ? J'ai le restant de pot-au-feu de samedi ; justement, je voulais le mettre à la poubelle. Je vais lui demander.

Mireille ouvre le placard.

LE S.D.F.— Mesdames et messieurs, excusez- moi de vous déranger. J'ai été viré de mon boulot...

MIREILLE. — Oui, je sais mais je...

LE S.D.F.— ... Viré de chez moi au bout d'un an, viré de ma famille au bout de deux...

MIREILLE. — On a déjà donné.

LE S.D.F.— ... Et finalement viré de l'ANPE pour améliorer les statistiques...

Mireille retourne vers André qui est plongé dans sa politique.

MIREILLE, à André — Donne-moi de l'argent !

ANDRE, lui tendant une pièce — Hm hm.

LE S.D.F.— Et si vous avez un emploi, même de cadre supérieur, je suis prêt à l'accepter. Sinon, j'espère que...
(Mireille lui donne une pièce) Merci, bonne journée.

MIREILLE. — Vous avez faim de pot-au-feu ? LE S.D.F.— Non, ça va.

MIREILLE. — Ah bon. Alors vous voulez un réchauffe-pieds ?

LE S.D.F.— Non, c'est gentil, merci.

MIREILLE. — Une pince à épiler ? Une revue de jardinage ? Vous n'avez besoin de rien ?

LE S.D.F.— Si.

MIREILLE. — De quoi ?

LE S.D.F.— J'ai besoin d'amour. MIREILLE. — Ah... Je vais voir s'il en reste.

Elle s'apprête à refermer la porte, réfléchit et la laisse ouverte. Puis elle part vers la cuisine et passe devant André.

ANDRE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

MIREILLE. — Il y a monsieur le SDF qui dit qu'il a besoin d'amour, alors je vais voir s'il en reste.

LE S.D.F.— Où ça ?

MIREILLE. — Ben... Je sais pas.

André se lève et va vers le placard.

ANDRE. — Vous avez besoin d'amour ?

LE S.D.F.— J'ai besoin de tout, mais l'amour, vous savez, c'est ce qu'il me manque le plus.

ANDRE. — Ça manque à tout le monde, mon vieux. C'est la crise.

MIREILLE. — Oui, mais moi, je suis un exclu de l'amour. Plus personne ne m'aime, plus personne ne s'inquiète pour moi, plus personne ne me prête son épaule pour poser ma tête dessus. C'est dur.

ANDRE. — Ben oui, c'est dur, qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ?

MIREILLE. — On pourrait lui prêter une épaule, si c'est que ça, on en a.

LE S.D.F.— Ce serait gentil.

ANDRE. — Oui, ben pas la mienne en tout cas.

MIREILLE, *montrant son épaule*. — Celle-là, ça vous irait ?

LE S.D.F.— Oui. Elle a l'air bien.

MIREILLE. — Tenez.

Le SDF pose sa tête sur l'épaule de Mireille.

LE S.D.F.— C'est bon. Si vous saviez comme c'est bon.

MIREILLE, *à André*. — Il est mignon finalement. Et si on le gardait ?

ANDRE. — Je vais lire ma politique.

Il retourne s'asseoir.

LE S.D.F.— Depuis tout ce temps, j'avais oublié. La chaleur, la tendresse, c'est si rare.

MIREILLE. — Ah ben oui, la tendresse, ça, c'est comme du boudin blanc en été.

LE S.D.F.— Il y a de la tendresse dans les yeux d'un enfant. Ils sont plein d'humanité, les enfants ; l'humanité, la vraie, celle qui ne fait pas de différence.

MIREILLE. — Ben oui, forcément.

LE S.D.F.— Ils ne vous regardent pas avec mépris, ils ne savent pas ce que c'est. Il ne vous respectent pas non plus d'ailleurs, ils s'en foutent. Pour eux, tout ça n'a aucune valeur.

MIREILLE. — Ah les gosses !

LE S.D.F.— Pas d'*a priori*, pas de jugements, pas de classes sociales...

MIREILLE. — Oh la, les classes ! Déjà pour trouver une place en crèche, c'est la croix et la bannière.

ANDRE, *lisant un passage de son journal*. — Et allez donc ! Ben voyons !

LE S.D.F.— Vous pourriez me caresser les cheveux? (*Mireille obéit*)

A suivre...